

Chapitre 1

HARRY

— C'EST la version humaine d'un bouton de moustique... Il nous pourrit la vie!

Harry Boulgourian savait très bien qu'on parlait de lui. En passant devant la machine à café, il avait entendu un salarié qui racontait ses derniers agissements en réunion. Son nom devait être associé à toutes sortes d'insultes, surtout en ce moment, car il était particulièrement irritable, voire odieux. Mais c'était lui le patron et il avait le droit d'être de mauvaise humeur. Nommé président-directeur général par les fondateurs des Yaourts Poitier dix ans plus tôt, il permettait à cette société d'enregistrer chaque année une croissance à deux chiffres.

Si vous étiez employé dans cette société et que vous aviez envie de garder votre place, vous tiendriez forcément compte du fait que Harry Boulgourian était imprévisible. Il pouvait supprimer votre prime de fin d'année ou vous en concéder une sans raison ; il était préférable de ne pas discuter ses demandes même si elles étaient parfois difficiles à comprendre, et enfin il ne servait à rien de tenter un quelconque rapprochement à caractère non professionnel. Malgré tout, vous auriez probablement envie de rester dans cette entreprise pour deux raisons.

La première liée à vos revenus : les bonnes performances de la société Poitier assuraient des salaires en moyenne 30 % plus élevés que le marché. La seconde, pourtant difficile à admettre, Harry Boulgourian était un homme brillant, charismatique, visionnaire, qui réfléchissait vite et bien et qui avait presque toujours raison. Il analysait, synthétisait, innovait et décidait en quelques fractions de seconde, quels que soient les sujets. Comme les trois cent quatre-vingt-douze salariés qui travaillaient pour lui, vous auriez sûrement été partagés entre le mépris et l'admiration.

La directrice des Ressources humaines, Margaux Dilac, s'aventurait parfois à lui rappeler le risque de potentiel « burn-out » ou de fuite des talents. Elle l'encourageait à faire plus attention à ses collaborateurs. Pourtant, même si certains l'appelaient le « bourreau de bureau » après certaines réunions chaotiques, Harry Boulgourian prêtait une attention toute particulière à ses salariés. Malgré les apparences, il ne s'agissait pas d'un sadique qui les maltraitait ou les humiliait juste pour le plaisir ou pour se rassurer sur sa toute-puissance. Ce n'était pas non plus un lunatique qui avait des sautes d'humeur. Non, Harry Boulgourian s'intéressait de près à chacun des salariés de sa société. Et il avait une bonne raison pour cela.

Derrière sa façade parfois tyrannique, il cachait un talent inattendu. Aucun des trois cent quatre-vingt-douze employés de la société n'aurait pu deviner à quoi il occupait son temps libre. Si on avait réalisé un sondage auprès de quelques salariés tirés au hasard et qu'on leur avait demandé : « À votre avis, quel est le talent caché de votre directeur général ? » Pierre Bosseli, à la logistique, aurait répondu : champion de mots mêlés ou de Sudoku ? Zachari Bape à la comptabilité aurait tenté sans trop y croire : le chant lyrique ? Régine Dufour, aux services

généraux, aurait dit : « Il gère une association humanitaire de soutien psychologique aux SDF », puis elle aurait ri de sa propre plaisanterie, en ajoutant « Je crois qu'il chasse, juste pour le plaisir de tuer. » Juliette Mouchet, son assistante, aurait préféré garder le silence de peur qu'une mauvaise réplique ne lui coûte sa place. À coup sûr, cent pour cent des réponses n'auraient pas été justes, car Harry Boulgourian s'était arrangé pour que son secret reste bien gardé, à l'abri de tout soupçon.

Dans son autre vie secrète, il lui arrivait de tuer, de blesser, de voler, de sauver et d'aimer parfois aussi. Harry Boulgourian devenait Marguerite Abel, l'écrivaine la plus appréciée des Français (d'après un sondage réalisé sur les lecteurs de plus de vingt-cinq ans). Les lancements de ses romans étaient attendus comme les numéros gagnants du loto. Ses fans se comptaient par centaines de milliers. Lire un roman de Marguerite Abel, c'était une expérience sans commune mesure : une histoire addictive dès les premières pages, originale, intense, des personnages complexes, justes, marquants, fascinants, et un dénouement toujours inattendu. Il mettait les lecteurs face à des dilemmes moraux qui leur permettaient de découvrir ce qu'ils pensaient vraiment. À chaque nouveau roman, les éloges pleuvaient sur les réseaux sociaux.

Pourtant, Harry Boulgourian avait choisi de garder l'anonymat. Marguerite Abel était « aussi mystérieuse que talentueuse » selon *Version Femina*. Quant à Gérard Collard, il parlait d'elle comme « La maîtresse cachée des profondeurs de l'âme humaine » ! Marguerite Abel ne répondait jamais aux demandes d'interview et ne s'était jamais montrée en public. Elle avait écrit un communiqué selon lequel il n'y avait rien de plus à ajouter. Tout ce qu'il fallait savoir se trouvait dans ses romans. Connaître l'auteur d'un roman, c'était prendre un

risque. Si le lecteur trouvait quelque chose à reprocher à l'auteur, pourrait-il apprécier le roman, même si celui-ci était bon ? Marguerite Abel n'avait jamais livré la moindre information à la presse. Rien. Pas de date de naissance, pas de parcours biographique, pas de photo, pas de centre d'intérêt. Une histoire, tous les ans, et rien d'autre. Cependant, comme la nature a horreur du vide, les rumeurs allaient bon train. La dernière en date lui avait bien plu : Marguerite Abel n'était pas un être humain mais une intelligence artificielle mise au point par la maison d'édition qui savait détecter les besoins inconscients des lecteurs. À la manière d'un joueur d'échecs qui aurait gagné une partie contre un ordinateur, Harry Boulgourian s'était réjoui de cette théorie. Ses romans étaient tellement bien ficelés qu'ils pouvaient être l'œuvre d'un algorithme ! Une telle hypothèse venait nourrir son impression de supériorité sur le monde.

Même son éditrice ne l'avait jamais vu. C'est en lisant un article sur l'artiste Banksy que Harry Boulgourian avait eu l'idée de devenir un écrivain anonyme. En cachant son identité, Banksy s'était transformé en mythe. Le concept lui avait plu. Ne pas attirer l'attention sur sa véritable identité permettrait de garder une certaine liberté pour écrire ce qu'il voulait sur ce qu'il voulait.

C'est ainsi qu'il avait envoyé son premier roman à plusieurs maisons d'édition, en indiquant une adresse mail bidon. Florence Lachaise, réputée pour son flair dans le milieu, s'était empressée de lui proposer un contrat et avait insisté pour obtenir un rendez-vous, ou même un appel téléphonique. Mais Marguerite Abel (alias Harry Boulgourian) avait refusé. « Elle » avait demandé à ajouter à son contrat un avenant obligeant son éditeur à ne jamais dévoiler sa réelle identité. Avec les millions d'exemplaires vendus chaque année, la maison d'édition avait tout intérêt à

respecter cet anonymat et à garder cet auteur dans son catalogue. Florence Lachaise redoublait d'efforts pour freiner les recherches de journalistes trop curieux ou de fans insistants. Certaines chaînes de télévision étaient prêtes à payer cher pour découvrir le secret et le révéler au journal de vingt heures.

Redoutable directeur général la semaine, écrivain talentueux de best-sellers le soir, le week-end et les vacances... les deux vies de Harry Boulgourian étaient parfaitement réglées. En huit ans, il avait publié sept romans et était devenu la vache à lait de sa maison d'édition. Il faut dire qu'il avait une recette infaillible pour écrire des romans à succès : ses salariés lui offraient une formidable source d'inspiration pour construire ses personnages. Pour Harry, le monde de l'entreprise révélait ce que l'humain avait de plus mauvais en lui. C'était une scène bien réelle où s'exprimaient de sombres sentiments tels que la jalousie, le mensonge, la peur, la trahison, la cruauté, la manipulation et tant d'autres. Ses trois cent quatre-vingt-douze employés lui donnaient accès au pire de l'homme et de la femme. Il lui suffisait de se servir ou de créer des situations incongrues en fonction des besoins de son histoire. Car, de temps en temps, il stimulait la réalité pour nourrir la fiction. Il s'arrangeait pour créer des tensions, des conflits, des obstacles, des frustrations, essentiels à toute bonne histoire : il déstabilisait un employé en lui coupant la parole, demandait des corrections sans fin sur une présentation pour tester la résistance, créait des situations de compétition entre ses managers en promettant des primes exceptionnelles ou flattait l'ego d'un salarié en le prenant en exemple devant les autres. À chaque fois, il décryptait les réactions : le langage des corps, les gestes, les traits des visages, les mots, les émotions et il consignait tout dans son petit carnet. Bien entendu, ses romans ne parlaient pas de yaourts ni de

bureau d'ailleurs. Aucun des employés de la société Poitier n'aurait pu se douter en lisant ses romans qu'il avait inspiré ses personnages. Personne n'avait connaissance de cette méthode de travail peu ordinaire. Et Harry mettait tout en œuvre pour n'éveiller aucun soupçon.